

Rutilante

par Chantal Rey

« L'innocence et la beauté n'ont d'ennemi que le temps. »

(William Butler Yeats)

Je découvris le même jour l'adjectif « rutilante » et ma tantine Julia. L'adjectif m'apparut dans *Modes et Travaux* où un produit révolutionnaire promettait de rendre l'argenterie aussi rutilante que du vermeil. Le fascinant « rutilante » détrôna alors le clinquant « chatoyante » dans mon palmarès des jolis mots. C'est le jour que choisit la tantine pour faire son entrée dans mon existence au volant d'une 403 qui traversa la cour dans un tourbillon de plumes tandis que les oies s'égaillaient en caquetant d'épouvante. L'auto s'immobilisa, le moteur se tut, la portière s'ouvrit, et la rutilante m'apparut dans un éblouissement. La campagnarde que je suis n'avait jamais vu autant de couleurs, de dorures et de froufrous réunis en un seul endroit. Chez nous on est beige et gris. On porte bottes et sabots, bérets, foulards de nylon, tricotés rapiécés et chaussettes en laine des Pyrénées qui gratte la peau. Nos rares exubérances consistent en un tergal ou une popeline pour la fête locale et les enterrements. Même parés de nos plus beaux atours, tantine Julia nous éclipsait tous. Certains auraient dit « femme de la ville ». Je disais « rutilante ». Papa disait « la honte de la famille ». Mémé disait « respecte ta tante ». Maman ne disait rien.

Si on ne voyait jamais Julia, c'est qu'elle vivait loin. À Toulouse. Il fallut qu'un évènement important conduisît sa 403 sur nos chemins encombrés de troupeaux et de tracteurs. L'évènement fut la mort de mon pépé, qui avait été son frère dans le temps. Comment peut-on avoir un vieillard pour frère ?

Après l'enterrement, tantine passa plusieurs jours à la maison, pendant lesquels je ne la quittai pas des yeux, des oreilles ni des narines. Elle portait des bas aussi fins que les toiles d'araignée du grenier, des jupes sans bretelles et des *twin-sets* couleur moutarde. Son transistor et son appareil photo la suivaient partout. Elle prenait des photos de n'importe quoi : une poule, une botte de paille, un escargot, le chaudron dans la cheminée. Elle ne

prenait pas de photo des gens. Elle nous emmenait à Saint-Gaudens, maman, mémé et moi, pour acheter du tissu et du chocolat au riz soufflé. Parfois nous nous installions à la terrasse du Glacier, devant le Cagire. J'avais droit à une limonade, tandis que maman et mémé prenaient un café au lait. Tantine prenait un thé. Je n'avais jamais vu personne boire du thé, hormis dans « Arsenic et vieilles dentelles ».

Après souper, devant la glace accrochée dans l'embrasure de la fenêtre, elle se dessinait la bouche au rouge vermillon, disait « salut la compagnie » et partait en voiture. Maman prenait alors son nécessaire de couture et les chaussettes à repriser. Papa roulait sa cigarette, l'allumait et tendait les bras devant lui. Mémé entourait ses bras d'un écheveau pour mettre en boule la laine brute qui sentait le suif et grattait la peau. Maman disait « lundi j'achèterai un coupon de satinette pour me faire un tablier ». Papa disait « si c'est pas malheureux d'aller faire la poule tous les soirs ». Mémé disait « écarte bien les bras, que ça va faire des nœuds ».

Le matin, Julia se levait la dernière. Elle entrait dans la cuisine en rouspétant parce que les cochons l'avaient réveillée. Elle faisait chauffer un café et traînait en robe de chambre jusqu'à midi. Je connaissais les mots « robe » et « chambre », mais je n'avais jamais vu de robe de chambre, sauf sur Katharine Hepburn. Il y en avait à foison, de ces mots dont je n'avais jamais touché la réalité : « glaçon », « téléphone », « piscine », « fond de teint », « soda ». Il y avait aussi « fauteuil » et « tasse ». Comment imaginer un paysan en laine qui gratte assis sur un fauteuil, une tasse dans la main ? Chez nous, tout ce qui est liquide se boit dans le verre Arcopal, et le seul meuble destiné au repos est la chaise paillée. Le lit set à dormir ou à attendre le docteur. Ou à exposer les gens morts en habits du dimanche pour leur rendre visite.

C'est à la télévision que les mots prennent corps, voix, couleur, odeur et saveur, même si à la télévision on ne voit que des gens de la ville. Et encore, pas de ceux qui viennent le dimanche pour nous raconter leurs journées chez AZF. D'autres gens peuplent la télévision, habitants de villes américaines où ils passent leur vie à faire des chichis, un verre de *scotch* à la main, en smokings ou robes de chambre. Papa dit : « À la télé, c'est pas la vraie vie ».

Tantine Julia ressemblait aux femmes de la télévision. Comme elles, elle fumait et buvait. « Comme un homme », disait la boulangère. Je n'étais pas d'accord. Alors que les hommes roulent des tromblons qu'ils allument avec des briquets à essence puants et fumants, Julia embrasait de longues cigarettes droites à bout jaune à l'aide d'un briquet doré pas plus gros qu'un morceau de sucre. Les hommes avalent cul sec des godets de piquette violette avant de s'essuyer la bouche sur la manche, quand Julia sirotait une liqueur ambrée dans un verre à

pieu du service du mariage de pépé et mémé. Papa disait « grands airs ». Maman disait « chic éléance ». Mémé disait « bonnes manières ». Je disais « rutilante ».

Un soir que tantine Julia était partie avec les talons aiguille et le rouge à lèvres, ils se sont disputés. Maman disait « libre émancipée ». Papa, bras tendus entourés de laine et mégot éteint au coin des lèvres, disait « mauvaise influence ». Mémé disait « moderne indépendante ». Maman disait aux chaussettes trouées « je voudrais bien être comme elle ». Mémé, accélérant le rythme pour faire grossir sa pelote, disait « si j'avais su j'aurais fait pareil pas de mari pas d'enfant ». Papa disait « scandale ». Je ne disais rien, mais j'aurais voulu, moi aussi, avoir la bouche peinte, une jupe sans bretelles, un transistor et une robe de chambre. Je crois que c'est cela qui agaçait papa, que ses femmes veuillent ressembler à cette autre qu'il n'aimait pas. Peut-être papa n'aime-t-il pas les femmes rutilantes.

Un matin que tantine traînait en robe de chambre avec le son du poste à fond, papa est entré dans la cuisine et a crié « fous le camp pauvre type espèce de dégénéré et que je te revoie plus sous mon toit ». Maman criait « calme-toi ». Hervé Vilard criait « Capri, c'est fini ». Mémé criait « elle n'a rien fait de mal ». Tantine Julia prit son poste, son rouge vermillon, sa 403 et elle repartit loin. À Toulouse.

Je ne sais pas ce qui leur avait pris de crier ainsi. C'était un matin ordinaire. J'observais papa qui, manches retroussées, mélangeait l'eau et l'aliment. Les cochons, groins coincés entre les barreaux de l'enclos, faisaient leur vacarme habituel. Quand les auges furent pleines, papa libéra les affamés qui se bousculèrent en couinant jusqu'à ce que leurs gueules plongent dans la bouillie. Papa se rinça les avant-bras, les essuya, et se roula une cigarette devant les bêtes qui s'empiffraient. Je savais que, selon un rituel bien établi, il allumerait ensuite sa cigarette et irait arroser de sa pisse l'ormeau près de la mare.

Je m'empressai de le rejoindre pour partager avec lui ce moment de complicité, comme le font les hommes qui, après le repas, s'en vont pisser ensemble, alignés face à l'horizon, silencieux ou hilares, sifflotant ou titubant. Mon moment de gloire fut bref car, sous l'œil incrédule de mon père, je me pissai lamentablement sur les chaussures. J'avais pourtant fait tout bien comme il faut : genoux fléchis, bassin en avant, jupe relevée, une main tirant la culotte sur le côté, l'autre main bien plaquée avec les doigts un peu écartés pour diriger le jet. Voyant la déception de papa, je voulus le rassurer : « Je vais y arriver, moi aussi, à faire pipi debout comme tantine Julia ».

Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Je n'avais que cinq ans. Aujourd'hui j'en ai huit et je sais tout de la vie. Je sais que Toulouse est à deux heures de route de chez nous. C'est papa qui l'a dit ce matin à maman et mémé : « Dépêchez-vous, on a deux heures de route ». Ils étaient tous les trois bien habillés et parfumés à la naphthaline. Maman avait les gants noirs et les souliers vernis. Mémé avait le missel. Papa avait troqué le béret contre un chapeau noir. Ils ont emporté un bouquet tout plat avec deux bandeaux brillants en travers, comme pour l'élection des miss. Il y avait le bandeau « À mon beau-frère » et le bandeau « À notre oncle ». Je suis restée chez les voisins. Elle disait « pauvre homme ». Lui disait « ça devait finir mal tout ça ».

J'ai huit ans et je sais tout de la vie, même si je me pose encore des questions. Pourquoi et comment tantine Julia est-elle tombée d'un pont ? Pourquoi, à huit ans, suis-je encore obligée de porter une jupe avec des bretelles ? Pourquoi dit-on « rapetisser » et non « rapetissir », puisqu'on dit « grandir » ? Comment donc ma rutilante tantine Julia s'y prenait-elle pour faire pipi debout sans se mouiller les chaussures ?